

LES YÉZIDIS

ESSAI HISTORIQUE ET SOCIOLOGIQUE
SUR LEUR ORIGINE RELIGIEUSE

PAR
THOMAS BOIS, O.P.

Il est impossible de ne point s'intéresser à des ruines quand ces ruines sont, non pas des pans de murs, mais un peuple. L'Orient, qui est le pays rêvé des archéologues, garde aussi des vestiges humains dont la survie reste encore plongée dans le mystère. Les principales religions monothéistes ont vu le jour en Orient et bien des superstitions païennes, chrétiennes ou musulmanes, y subsistent qui, depuis longtemps, ont disparu du reste de l'univers. Ainsi survivent les Yézidis, secte qui n'est plus que l'ombre d'elle-même, puisqu'elle a recouvert du XII^e au XVI^e siècle une large part du Kurdistan, tout le nord de la Mésopotamie et une grande étendue de la Syrie et qui ne compte plus aujourd'hui que 50.000 adeptes.

Les Yézidis ont réussi à se maintenir en Irak, dans les vallées boisées du Cheikhan, qui est leur berceau, et les montagnes du Sindjar qui est leur lieu de refuge; en Syrie, en quelques villages dispersés de Djézireh, ainsi qu'en une vingtaine de villages du Djébel Sim'an. Enfin on en comptait autrefois quelques milliers dans les environs de Kars, Tiflis et Ériwan, où ils sont maintenant sous la domination soviétique et où pratiquement ils semblent avoir perdu ce qui les caractérise (1).

Ces Yézidis sont des Kurdes. On les désigne souvent sous le nom d'Adorateurs du Diable, ce qui nous les rend tout de suite intéressants, mais au fond ils sont eux-mêmes de bons diables et, s'ils ont eu autrefois assez mauvaise réputation en tant que coupeurs de routes, je suis obligé d'avouer que tous ceux que j'ai rencontrés, sans être bien sûr de petits saints, n'en sont pas moins très sympathiques.

Je n'ai pas du tout l'intention de parler de façon systématique de leurs croyances, mœurs et coutumes, renseignements que l'on peut trouver facilement dans les reportages, revues et ouvrages qui leur sont consacrés; mais je préfère mettre en lumière leurs origines, restées jusqu'en ces tout derniers temps obnubilées par les considérations incontrôlées de beaucoup d'auteurs qui s'étaient occupés d'eux. Cela nous permettra de mieux situer et, partant, de mieux comprendre leurs croyances, leurs coutumes et leurs mœurs.

I

A LA RECHERCHE DES YÉZIDIS

Ils sont légion ceux qui ont parlé des Yézidis, mais, dans leurs écrits, tout n'est pas de la même veine et, s'il y a souvent à prendre, il y a aussi beaucoup à critiquer et à laisser.

Cinq catégories de personnes se sont ainsi intéressées aux Yézidis et nous ont fait part de leurs connaissances: des voyageurs et journalistes; des étrangers à la secte habitant leur pays et en contact avec eux; des amateurs, hommes de cabinet, qui utilisent les travaux d'autrui; des historiens, rompus aux méthodes scientifiques; et enfin quelques Yézidis eux-mêmes. Cette simple énumération d'auteurs d'origines et de formations si diverses nous laisse déjà entrevoir le tact indispensable pour manier avec profit ces documents si variés.

1. — *Voyageurs et journalistes.*

Tous les voyageurs, touristes ou journalistes, qui passent en Irak à la recherche d'un reportage pittoresque et sensationnel veulent visiter les Yézidis. C'est aujourd'hui chose facile. Mais les renseignements qu'ils nous fournissent sont ordinairement peu précis et superficiels. Ils ne font bien souvent que répéter ce qu'ils ont entendu raconter par les gens du pays, — chrétiens ou musulmans — qu'ils ont rencontrés et qui, généralement, colportent sur le dos de ces braves gens qu'ils ignorent une foule d'erreurs. Ces reportages d'ailleurs sont toujours incomplets et ne portent que sur l'un des groupes yézidis: le Cheikhan ou le Sindjar. Bien plus ce qui intéresse surtout ces reporters, c'est le côté folklorique. Sur ce point, reconnaissons-le, ils apportent souvent de magnifiques photos: c'est tout le positif de leurs efforts. La guerre a favorisé ces compte-rendus de voyages, publiés en maintes revues, par des correspondants militaires en permission de détente. Ainsi, dans *Parade*,

Mason (2) a été impressionné par l'avaleur de serpents, tandis que Stanley Maxton (3) nous décrit la fête yézidie d'octobre. J.P. Dufourg (4) nous donne, en 1953, un reportage sur le Sindjar qui n'est en fait qu'un démarcage de l'ouvrage de R. Lescot. Dans la *Revue du Liban* (1954), Mlle Marcella d'Arle (5) nous mène elle aussi au Sindjar. Elle, c'est une romancière qui sait reconstituer une scène, rendre vivant un dialogue, nous faire palpiter d'effroi au récit d'une aventure bien risquée de sa part, exposer de façon sympathique des théories étranges — et même étrangères — à un vieux Yézidi sur la non-existence du Mal et elle nous a en outre donné de jolies photos. N'exigeons point d'elle le document historique qu'elle n'a jamais eu l'intention de nous offrir. Certains journalistes n'hésitent pas à inventer de toutes pièces pour corser leur récit. Comment oser affirmer, par exemple, que les Yézidis comptent «de nombreux hermaphrodites, femmes hybrides et velues, hommes obèses, ventrus, fainéants, parfumés et maquillés de kohl»? Ou encore que «la confrérie entretient en plein Mossoul un temple de Satan que garde un serpent sacré et dans les jardins duquel se prélassent un Paon royal, gavé de mets rares, parfumé et bichonné comme ne l'est certes aucun adepte de la secte». Enfin quelle imagination ne faut-il pas pour écrire, en se moquant de ses lecteurs: «En cinq jours passés à Mossoul, plus d'une fois je me suis trouvé mêlé à leurs cérémonies. Non loin de la ville aux mousselines, j'ai vu des «béguines du Diable» présenter des offrandes à un paon en poussant de pieux gémissements. J'ai vu dans un sanctuaire yézidi accroché au flanc du mont Sindjar, des cynocéphales gambader sur les tombes de chats sacrés. J'ai vu trois hommes dans la force de l'âge se prosterner soudain le nez dans la poussière, parce que tournoyait un aigle blanc, incarnation terrestre des Anges» (6). En 1951, j'ai accompagné au Cheikhan un journaliste italien, correspondant du *Tempo* qui a pris plus de deux cents photos. Il avait avec lui un officier de police qui servait d'interprète, mais dont la façon d'interroger m'agaçait. J'ai pu constater à loisir les procédés habituels de certains enquêteurs et l'attitude des hôtes. Malgré nos insistances nous n'avons pu photographier le Taous Melek, statuette sacrée très vénérée chez eux et qui passe pour représenter Satan. On ne nous l'a même pas montrée et l'Emir, chez qui elle est pieusement gardée, a toujours fait mine de ne pas comprendre à quoi nous faisions allusion (7). La plupart des voyageurs qui, après un séjour plus ou moins prolongé en Irak, publient le récit de leur voyage y ajoutent souvent un chapitre sur les Yézidis. Ce n'est jamais une étude bien approfondie, mais on y trouve parfois quelque détail intéressant concernant un personnage visité ou une coutume remarquée par l'auteur (8).

2. — *Etrangers installés dans le pays.*

Les étrangers installés dans le pays, comme missionnaires, archéologues ou diplomates, ainsi que les compatriotes non yézidis, forment une seconde catégorie de témoins.

Parmi les premiers, relevons les noms de l'ex-capucin Michel Febvre (9) qui, au XVII^e siècle, nous fournit d'excellents renseignements sur les Yézidis du Djébel Sim'an et, au début du XX^e siècle, le P. Lammens (10) Jésuite, qui utilise les notes, antérieures de trente ans, de son confrère le P. de Fonclayer, mais se laisse entraîner par des interprétations qui ne me semblent pas justifiées. — Les Yézidis du Cheikhan furent étudiés d'abord par les Dominicains italiens de la Mission de Mossoul: le P. Lanza (1769) qui constate leur vénération pour le Cheitan et les croit descendants des Manichéens (11); le P. Garzoni (1781), le «Père de la Kurdo-logie» (Nikitine), qui reconnaît leur lien avec Yézid I^{er} (12) et enfin le P. Campanile (1810), dans un chapitre assez confus d'ailleurs de son *Histoire du Kurdistan* (13). — Eugène Boré, qui devint Supérieur général des Lazaristes après avoir été dans la diplomatie, a publié l'article consacré aux *Yézidis*, dans le *Dictionnaire des Religions* de Migne, au tome IV. «A la vérité, écrit-il, tout chez eux démontre l'existence de la religion de Zaradast, dans laquelle Mani a introduit certains changements». — Les Yézidis furent étudiés également, au milieu du XIX^e siècle, par un missionnaire anglican, Badger qui, malheureusement, projeta sur des faits clairs et précis des théories sur les religions anciennes qui furent, je crois, à l'origine des erreurs qui circulèrent par la suite sur les Yézidis (14). Un autre missionnaire anglican, O.H. Parry (1895), a décrit les persécutions des Yézidis dont il avait été témoin. C'est en appendice à son ouvrage que E.G. Browne a publié la première traduction européenne des livres sacrés yézidis (15). Le Rév. W.A. Wigram a lui aussi consacré aux Yézidis un chapitre, plein d'humour, dans son ouvrage sur le *Berceau de l'Humanité* (16).

Layard, archéologue britannique, vers 1850 (17), et Siouffi, consul de France à Mossoul, vers 1880 (18), ont fourni, le premier, des renseignements intéressants sur les fêtes yézidies et, le second, sur leurs croyances, puisés à bonne source chez le Mollah Haidar. Le Turc, Noury Bey (19), qui avait été gouverneur de Mossoul, a publié lui aussi un ouvrage sur les Yézidis que son fils, Djelal Noury (20), a repris en 1910, mais qui n'apporte rien de bien neuf. Lady Drower (21) a profité d'un séjour de plusieurs semaines parmi les Yézidis et au contact de leurs femmes pour étudier les coutumes de leur vie familiale quotidienne. Mais ses rapprochements avec

diverses et de valeur bien différente. —
 prunite à CL. HUART, *Histoire des Arabes*
 du branchement et sa branche du
 orientale, p. 234. Il se fonde sur les épiques
 érudites publiées par Lascot lui-même,
 et échappa à la mort et fonda la dynastie
 or à l'origine onmyyde de Ghazik, Adi.
 sifi à montrer les lacunes entre Merwan



1

1

1

les Mandéens ou les anciennes religions solaires, pour suggestifs qu'ils sont parfois, n'en restent pas moins sujets à caution.

Il faut, en général, se méfier des compatriotes des Yézidis, qu'ils soient chrétiens ou musulmans. Ils manquent souvent d'esprit critique; et plus une légende paraît extravagante et défavorable, plus elle a chance d'être accueillie et propagée. Pourtant le prêtre Ishaq (1875), familier des Yézidis, fut le premier à dévoiler bon nombre de croyances et coutumes yézidies auxquelles on peut ajouter foi; mais les commentaires de son éditeur le P. Giamil (1900) manquent de valeur (22). Un chrétien de Mossoul, Daoud Sleiman Sayegh (1880), a recueilli des informations sur les Yézidis, qui ont été publiées, à Boston, en 1909, par Isya Joseph (23); et le Chammas, devenu prêtre jacobite, Abdulaziz, a de même, vers 1889, écrit une notice sur l'histoire des Yézidis de la région de Mossoul, à l'usage du Chammas Érémi, dont nous aurons à reparler. Une partie en a été publiée en anglais par Parry, en 1895; une autre partie, en syriaque et en français, par Chabot, en 1896 (24) et le tout a été réédité en arabe par le R.P. Khalifé, en 1953 (25). Le P. Anastase, Carme de Bagdad (26), nous a également apporté, en 1899, des détails que lui avaient fournis des Yézidis ou des chrétiens du pays, mais il brode quelque peu, enjolive le style de ses interlocuteurs et se fait le théologien de la secte en systématisant, inconsciemment peut-être, les données qu'il en a reçues. Quant aux explications d'ordre critique ou historique, que le P. Tinkdji a ajoutées aux textes nestoriens de Ramicho (1451) et de icho'yahb, dit Mar-Mqadam (XV^e s.), publiés par Nau (27), elles n'ont guère de valeur, du moins en ce qui concerne les origines ethniques et religieuses des Yézidis.

En 1949, un Musulman de Mossoul, Sadiq Damlooji, qui avait été à plusieurs reprises, à l'époque ottomane, *moudir* dans les secteurs yézidis du Cheikhan ou du Sindjar, a publié un assez gros ouvrage de 520 pages, bien mal composé d'ailleurs, où, à côté d'anecdotes personnelles qui ne manquent pas d'intérêt, il apporte des renseignements précieux sur la famille des Émirs et les familles des cheikhs, par exemple, rectifie certaines erreurs qui ont cours sur le compte de la secte, mais paraît ne pas toujours manifester son esprit critique et, en particulier, ne pas tirer tout le profit possible des sources qu'il utilise, pour bien dégager les origines religieuses des Yézidis (28). Abd el-Rezzaq al-Hasani a repris et développé, en 1951, une étude qu'il avait d'abord publiée en 1929 et en 1931, sur les Adorateurs du Diable en Irak. C'est une synthèse de ce que l'auteur a trouvé dans les ouvrages arabes antérieurs. Il y joint quelques observations personnelles. On a plaisir à lire ce travail,

imprimé clairement, et où les références et les citations sont exactement indiquées (29).

Signalons enfin quelques Kurdes qui ont eu l'occasion de s'intéresser aux Yézidis. D'abord M. Emin Zeki, dans son *Résumé d'Histoire des Kurdes et du Kurdistan* (1936) (30). Mais il ne fait que reprendre les conclusions de l'abbé Sleiman Sayegh dans son *Histoire de Mossoul* (31), travail qui, malheureusement, n'a rien d'original en la matière, car l'auteur se borne à suivre Nau dans ses appréciations alors que, étant sur place, il lui était si facile de remonter aux sources. L'Émir Djeladet Bader-Khan a publié dans la Revue kurde *Hawar* (1932) une *Notice sur la Bible Noire* (31), et en 1933, *Quatre prières authentiques inédites des Kurdes yézidis* (32). Osman Sebri, dans la Revue kurde *Ronahi* (1942) a de même recueilli quelques renseignements nouveaux sur les Yézidis du Sindjar de la bouche de quelques-uns de leurs cheikhs réfugiés en Syrie (34). Mais ces différents auteurs sont des Kurdes nationalistes, convaincus que les Yézidis sont les survivants de la religion zoroastrienne que professaient autrefois tous les Kurdes et que, par conséquent, ils n'ont rien à voir avec l'Islam. Thèse qu'il paraît difficile de soutenir encore aujourd'hui.

3. — *Orientalistes en chambre.*

Certains orientalistes n'ont jamais rencontré de Yézidis en chair et en os, mais bien au cours de leurs études. Ils ont donc voulu faire connaître à leurs compatriotes les fruits de leurs lectures. Ce seront donc surtout des compilateurs, des traducteurs ou des commentateurs. En anglais, nous avons ainsi la compilation, déjà rencontrée, de Isya Joseph; en allemand, une étude consciencieuse du texte kurde des livres sacrés par Bittner (1911) que nous étudierons plus loin, les recherches de A. Dirr (35) et les différentes études de Menzel (36); en français, des Documents du XVII^e siècle découverts par Perdrizet, en 1903 (37), l'anthologie, déjà signalée de Nau, qui reproduit la substance de tout ce qui avait été publié jusque-là sur les Yézidis avec, en plus, le texte chaldéen et sa traduction française de Rabban Ramicho (1451); mais rien de bien original dans le volume de A. Menant (1892) qui écrit toujours Yézidiz, et on se demande bien pourquoi (38); et enfin, en italien, textes et études de Furlani (39).

Toute cette documentation garde sa valeur, mais on ne doit utiliser qu'avec précaution les commentaires qui l'accompagnent. On trouve quelques suggestions utiles dans le commentaire de R.C. Temple au livre de Empson sur le Culte de l'Ange-Paon

(1928). Mais, si je ne m'abuse, le commentateur ne laisse pas grand chose des théories personnelles de l'auteur (40).

4. — *Auteurs et textes yézidis.*

Il a suffi aux voyageurs d'ouvrir les yeux pour décrire les sanctuaires et les fêtes des Yézidis, mais il a fallu nécessairement des contacts plus prolongés avec eux pour pénétrer dans leurs croyances. Il faut avouer que bien souvent les Yézidis interrogés se montrent d'une ignorance crasse, que reconnaissent tous ceux qui ont eu recours à leurs lumières, comme, par exemple, le P. Lammens ou R. Lescot. Mais il s'est trouvé aussi des Yézidis compétents qui ont apporté bien des éclaircissements. On connaît certains de ces informateurs précieux: Cheikh Nasir pour Badger, Kotchak Brahim pour Cacha Ishaq, Mollah Haidar pour Siouffi, Habib, devenu Abd al-Messih et Hemmū pour le P. Anastase, Eli Wûso pour R. Lescot, les cheikhs Heyder, Khalaf et Khidir pour Osman Sebri.

Mais quelle bonne fortune ce serait si un Yézidi nous exposait lui-même les mystères de sa religion. Eh! bien, deux Yézidis, à ma connaissance, ont répondu apparemment à notre désir: un Émir et un simple Yézidi, devenu, pour un temps, moine syrien-catholique (41).

L'Emir, Ismail Beg Tchol, ambitieux et sans scrupule, a écrit une *Histoire de sa vie* et de ses voyages parmi ses coréligionnaires très instructive et donné aussi des détails peu connus sur l'*Histoire du Sindjar*. Mais tout ce qu'il nous rapporte des *Croyances et Coutumes* des Yézidis n'est qu'une compilation sans grande critique de ce qui avait paru sur la question dans les revues arabes. C'est un pêle-mêle où les contradictions ne manquent pas. Il nous fournit pourtant quelques détails nouveaux sur les différents sanctuaires et pèlerinages. Son travail a été publié par C. Zreik, à Beyrouth, en 1934 (42).

Quant au Moine Behnam (43), qui vécut quelque temps au couvent de Cherfé au Liban, il y avait composé en karchouni (44), en 1916 une notice sur les Yézidis; où il ne fait que reprendre mot à mot les articles du P. Anastase dans le *Machriq* de 1899. Il en a toutefois supprimé certains passages, résumé quelques paragraphes et s'est écarté de sa source en deux points: quand il nomme l'Émir de son temps qu'il appelle Béchir, alors qu'il s'agissait en fait de Said Beg, et quand il avoue avoir personnellement participé aux séances d'orgie de la «*Leylet Kefshé*», que le P. Anastase ne pensait pas devoir attribuer aux Yézidis, malgré les rumeurs populaires.

Le P. Chebli, qui a édité cet article dans le *Machriq* en 1952, ne semble pas s'être rendu compte de tout cela.

On voit donc par là que, malgré les apparences, ces deux témoins yézidis ne sont pas tellement qualifiés. Le premier parce qu'il est de la famille des Émirs et que ceux-ci, comme nous le verrons plus loin, jouent un rôle d'ordre politique ou disciplinaire plutôt que doctrinal; le second, parce que simple *mourid*, il n'était pas pleinement initié. L'un et l'autre pourtant, par leurs écrits, authentiquent plus ou moins indirectement ce que croient et pratiquent les membres de la secte, mais leur témoignage partiel n'est pas vraiment original.

Liures Sacrés des Yézidis.

C'est ici qu'il nous faut faire mention des Livres Sacrés des Yézidis. En effet on attribue à la secte deux livres sacrés, si toutefois on peut appeler livres des écrits qui ne comportent pas plus d'une douzaine de pages à eux deux. Ce sont le *Kîlêbê Cîlwa*, ou Livre de la Révélation, et le *Mêshefê Reş*, ou Bible Noire, comme on a pu traduire. Ces écrits, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, étaient restés inconnus aux étrangers qui en niaient formellement l'existence, comme Febvre par exemple. Pourtant, dès 1724, le Cheikh musulman 'Abd-Allah al-Rabatki reconnaissait que les Yézidis possédaient un livre, appelé *Djelwa*, qui serait dû à un certain Cheikh Fakhr ed-Din. Le P. Anastase lui-même, dans ses articles de 1899, croyait que le *Meshefê Reş* n'était pas autre chose qu'un recueil de quelques sourates du Coran dont on avait effacé ou couvert d'encre, d'où ce nom de noir, les mots Cheitan, malédiction et autres semblables. Cependant le Dr Forbes (46), dans un voyage au Sindjar en 1838, avait déjà entendu parler d'un Livre Noir qu'on attribuait à Cheikh 'Adî lui-même. — En 1895, comme nous l'avons déjà signalé, E.G. Browne (47), le premier, en une traduction anglaise, portait ces écrits à la connaissance du public européen. D'autres traductions suivirent bientôt en anglais, allemand, français, italien et arabe (48). Entre temps, un singulier personnage, Chammas Érémiâ Chamûr, ancien moine chaldéen de Rabban Hormêz, devenu prêdicant presbytérien (49), nous renseignait sur les auteurs et les dates présumées de ces livres saints (50). Tout cela ne laissait pas d'intriguer les chercheurs, jusqu'au jour où notre curieux Père Anastase fit une découverte sensationnelle (51). Il raconta comment il avait obtenu de façon romanesque les deux manuscrits, les décrivit et donna le calque du texte kurde original qu'il accompagna d'une traduction arabe. L. Massignon reconnut de suite l'intérêt de cette découverte, mais resta sur une prudente réserve (52).

On se trouvait, en effet, en présence d'un texte écrit en caractères inconnus et obtenu par décalque. Il y avait là de quoi soulever bien des doutes et des suspicions concernant leur authenticité. Il fallait une édition critique et une étude approfondie du texte. C'est le Dr Bitner qui s'en chargea (53). Ce travail des plus consciencieux ne devait pourtant pas désarmer tous les critiques. L'attaque la plus violente fut menée par A. Mingana, ex-prêtre chaldéen de Tell-Keif, près de Mossoul, et devenu bibliothécaire d'une université anglaise pour les textes orientaux (54). Mais sa critique est beaucoup moins pertinente qu'elle n'en a l'air (55). La langue utilisée, dans ces deux écrits sacrés, est le Kurde; mais non le dialecte parlé aujourd'hui par les Yézidis du Cheikhan et du Sindjar. C'est du *Moukri*, dialecte des Kurdes des environs du lac d'Ourmia ou, avec des nuances, des Kurdes de Sulaimani. C'est un fait assez curieux. Faut-il l'expliquer par le caractère religieux des écrits, le sacré s'entourant volontiers de secret et de mystère? En tout cas, l'emploi de ce dialecte ne permet pas non plus de fixer une date, même ancienne, quoiqu'en pense Furlani (56). D'ailleurs d'autres questions subsistent. Il est bien difficile, croyons-nous, de faire remonter le *Meshefê Res* jusqu'au XIV^e siècle en l'attribuant à Hasan al-Basri (57). Et qui est ce Fakhr ed-Din qui serait l'auteur du *Kilêbê Cilwa*? (58). On se trouve vraisemblablement devant un cas de pseudépigraphie, phénomène qui n'est pas tellement rare dans le domaine religieux.

De toute façon, ces deux écrits sont assez différents l'un de l'autre, tant par leur contenu que par leur présentation. Le *Livre de la Révélation* est divisé en cinq courts chapitres. Un prologue nous avertit que Melek Taous est le premier de tous les êtres et veut instruire son peuple au moyen de ce livre. Melek Taous parle alors à la première personne. Il affirme son pouvoir universel; il récompensera ses fidèles disciples et châtiara les autres; fait allusion à la métempsychose; rappelle le secret de sa doctrine, la vénération de son image et l'obéissance à ses serviteurs. — Le *Livre Noir* débute par un récit de la Création où le rôle de l'Ange Gabriel et de Fakhr ed-Din est dûment mis en vedette. Suit une liste d'anciens rois yézidis. Après une assez longue parenthèse qui est un catalogue de tabous qu'on retrouve en gros dans la Pétition de 1872, dont il sera bientôt question, on revient aux rois yézidis et le tout se termine par un second récit de la Création qui donne l'impression de rester inachevé (59).

Quoi qu'il en soit de son auteur et de sa date, le *Livre de la Révélation* est sans doute antérieur au *Livre Noir*. En effet, il n'est pas sans affinité de style et même d'idées avec l'*Hymne de Cheikh*

Adi, texte religieux yézidi de longueur assez semblable. Mais ce texte, publié pour la première fois par Badger, mais en traduction anglaise, est en arabe et doit donc, de ce fait, être considéré comme plus ancien. Damloji, qui publie également cet Hymne, mais en arabe et avec des commentaires (*op. cit.*, p. 115-135), dit l'avoir trouvé dans un Recueil de Poèmes religieux attribués à Cheikh Hasan, chez un cheikh yézidi du Sindjar qui en descend. Ce recueil daterait du VIII^e siècle de l'hégire. Détail qui ne manque pas de valeur (60).

A ces textes purement religieux, on peut ajouter le seul document officiel émanant des autorités yézidies et dont les signataires sont connus. C'est une *Pétition présentée aux Turcs*, plus précisément au Général Tahir Bey, venu en 1872 pour enrôler les Yézidis dans l'armée ottomane. Liste d'interdictions et de tabous connus par ailleurs, elle a pour but de montrer que la vie militaire est incompatible avec la religion yézidie. C'est pourquoi, à côté de pratiques réelles, les auteurs n'ont pas hésité à introduire des coutumes qui, semble-t-il, visaient à exagérer les difficultés de l'enrôlement (61). Ils obtinrent pourtant gain de cause.

5. — *Historiens à la rescousse.*

Comme on a pu s'en rendre compte jusqu'ici, ni les observations des voyageurs, ni la mise au jour des croyances et pratiques actuelles de la secte, ni les commentaires de savants, plus ou moins attitrés, n'ont réussi à faire la lumière sur l'origine religieuse des Yézidis. Des traditions divergentes et même opposées circulent tant chez les chrétiens que chez les musulmans. Les Yézidis eux-mêmes ont une vague conscience de liens anciens avec l'Islam. Mais les impressions ne nous peuvent contenter. Des ressemblances plus ou moins fortuites avec des religions anciennes ou environnantes n'expliquent pas tout. Dans le domaine religieux, tout rapprochement est nécessairement délicat et, à plus forte raison, faut-il être prudent avant de parler d'emprunt ou de filiation. Les théories n'ont rien à voir. C'est une question de faits qu'on doit dégager pour aboutir à une solution qui aurait chance d'être la vraie. Une méthode scientifique s'impose. C'est pourquoi des historiens de valeur ont emprunté une autre route que celle de la plupart des auteurs dont nous avons parlé jusqu'à présent. Ils se sont donc attaqués à l'étude de l'origine des Yézidis en poursuivant méthodiquement la filière des auteurs anciens qui avaient parlé de cette secte. Ahmed Teymour a ainsi ouvert la voie et déblayé le terrain dès 1927, en prouvant que les Yézidis étaient primitivement les membres de la

confrérie *Adawiya* tout à fait orthodoxe, fondée par Cheikh 'Adi, et comment une branche de cette *zaouia* s'était installée en Égypte, dès la fin du XIII^e siècle, et s'y était maintenue peut-être jusqu'à la fin du XVIII^e (62). A son tour l'avocat irakien, Abbas Azzaoui, en 1931, retrouva dans le Yézidisme les liens qui l'unissaient au Soufisme (63), tandis que, de son côté, l'Italien M.A. Guidi, par des voies différentes, replaçait la secte dans la mouvance de la *Ghulman omeyyade*, en 1932 (64). Les conclusions de ces deux auteurs concordent sur bien des points. Bientôt, R. Lescot, dans son *Enquête sur les Yézidis de Syrie et du Djebel Sindjar* (65), va apporter, en 1938, des renseignements inédits qui viendront confirmer favorablement cette manière de voir.

Sans négliger pour autant les éléments nombreux et précieux recueillis par leurs devanciers, je me suis basé, pour une large part, sur la documentation et les arguments de ces historiens, ainsi que sur mes recherches personnelles, pour m'aventurer à présenter à mon tour un exposé de l'origine religieuse des Yézidis.

II

FAUSSES PISTES ENTRE LE SOLEIL ET LA CROIX

Malgré des faits patents que nous exposerons par la suite, malgré des déclarations non équivoques de Yézidis sur leurs origines, malgré des textes assez clairs mais restés longtemps ignorés, les écrivains chrétiens qui, les premiers en Occident, ont parlé des Yézidis, n'ont pas su reconnaître le véritable caractère et les origines religieuses de cette secte qui leur paraissait étrange.

Plusieurs raisons me semblent pouvoir expliquer l'impossibilité où l'on fut, dès les premières études, de parvenir à des conclusions plus solides. D'abord l'époque de ces premières recherches coïncidant avec les découvertes archéologiques de Mésopotamie qui nous faisaient connaître la religion des anciens Assyriens et Babyloniens. Puis ce fait ethnique que les Yézidis sont des Kurdes dont les ancêtres furent des adeptes de Zoroastre. La localisation du principal sanctuaire et du berceau de la secte dans une région où pullulèrent des couvents nestoriens et leur habitat actuel dans des montagnes où autrefois prospérait la religion chrétienne. Enfin une connaissance encore insuffisante de l'Islam et de ses ramifications.

On peut penser en effet que si le sanctuaire de Cheikh 'Adi et tout son contexte de croyances et de coutumes s'était trouvé en Afrique du Nord, par exemple, on aurait moins divagué sur

l'origine religieuse des Yézidis et, depuis longtemps, on aurait conclu comme on peut le faire aujourd'hui.

Si l'on ne peut accepter les explications données par certains auteurs, c'est précisément parce que ces explications ne sont que partielles et fragmentaires, sans aucun lien entre elles. Si elles éclairent un article de foi ou une pratique religieuse, elles en laissent dans l'ombre beaucoup plus et l'on n'est pas plus avancé. On s'ingénie alors à justifier ces points restés obscurs et l'on voltige ainsi de Babylone à Zoroastre, du Christianisme à l'Islam; on nous transporte des Lepchas de l'Himalaya (V. Cuinet) aux Samoyèdes de Sibérie (Damlooji); on évoque les Bouddhistes et les Sabéens, et on aboutit ainsi à un mélange invraisemblable, à un syncrétisme inexplicable qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Pourtant si l'on découvrait un fil conducteur unique, qui donnerait des éclaircissements suffisants sur des coutumes et des croyances disparates qui deviendraient ainsi compréhensibles, ne serait-ce pas que ce fil nous mène sur la bonne piste? Or ce fil existe: c'est l'Islam, mais un Islam tellement dénaturé à l'usage que les Musulmans eux-mêmes ont fini par ne plus le reconnaître.

Les Yézidis sont-ils héritiers des anciennes religions babyloniennes? Doit-on croire qu'ils descendent directement des Zoroastriens et adorateurs du Soleil qui vécurent dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui? Ne serait-ce point eux qui ont maintenu plus ou moins intégralement l'ancien paganisme kurde? Peut-on dire enfin qu'on retrouve chez eux des traces évidentes d'une origine chrétienne? La réponse à toutes ces questions déblayera notre chemin.

Voici donc un certain nombre de fausses pistes largement foulées et que suivent peut-être encore des amateurs.

1. — *Les anciens cultes babyloniens.*

On a voulu retrouver chez les Yézidis des vestiges des anciens cultes de Babylone. Ne rencontre-t-on pas chez les Yézidis trois divinités du Panthéon babylonien: Tammouz, Shamash le Dieu-Soleil et Shin le Dieu-Lune? Dans la nomenclature des Yézidis en effet on parle souvent de Taous-Melek, l'Ange-Paon. Persuadé que nous avons affaire à un culte antique, un assyriologue, Litzbarski (66) qui d'ailleurs suit Chwolson, y retrouve sans le moindre doute le Dieu-Tammouz, par transformation, normale en kurde, de M. et W. Mais Clermont-Ganneau (67) a réfuté ce rapprochement «spécieux» entre Melek Taous et Tammouz, en faisant remarquer que pas une seule fête de Melek Taous ne tombe au mois de juillet, mois

spécialement consacré au Dieu-Tammouz. Furlani a repris cette critique (68). — Il y a aussi un mausolée consacré à Cheikh Chems ed-Din, qu'on désigne souvent sous le nom abrégé de Cheikh Chems, Cheikh-Soleil. D'aucuns comme Wigran (69) ou Lady Drower (70) et d'autres n'hésitent pas à l'identifier au Soleil lui-même, Cheikh Chems ed-Din n'étant qu'un trompe-l'œil à l'usage des Musulmans (71). Mais nous savons pertinemment que Cheikh Chems ed-Din a bel et bien existé. Il est renommé dans la secte. Il était en effet de la famille de Cheikh 'Adi. C'est le fameux Cheikh Hasan, fils du second Cheikh 'Adi. Il passe pour avoir été à l'origine de certaines déviations dans l'orthodoxie musulmane de la fraternité. Toute une lignée actuelle de cheikhs se considère comme ses descendants et, à ce titre, jouit de certains privilèges (72). — Enfin, les Yézidis adoreraient le Soleil. Preuve en est qu'au jour de la fête de Cheikh 'Adi on lui sacrifie un Taureau Blanc et que, en outre, chaque matin, tout Yézidi baise la place où cet astre jette ses premiers rayons et se tourne vers lui à son lever et à son coucher en lui adressant une prière. Aussi certains auteurs donnent-ils parfois aux Yézidis le nom de *Chemsiyé* ou Adorateurs du Soleil (73). Mais s'il arrive qu'on tue un taureau qui, d'ailleurs, n'est pas nécessairement blanc, cela n'a rien à voir avec le culte du soleil, nous dit Damlóoji. C'est une coutume qui remonterait à Cheikh 'Adi lui-même (74). Le fait de se tourner vers le soleil pour prier ne signifie pas nécessairement acte d'adoration. Les églises chrétiennes étaient autrefois toujours orientées, c'est-à-dire tournées vers l'Est ou le Soleil Levant et des chrétiens orientaux prient parfois encore dans la même direction (75), mais on ne peut décemment affirmer qu'ils adorent le Soleil, ce soleil «sans qui les choses ne seraient que ce qu'elles sont» (76). — Un autre cheikh, Cheikh Sadjadin, éponyme lui aussi d'une famille de chefs religieux, se prononce souvent par abréviation Cheikh Sin : il n'en faut pas plus pour y reconnaître la Lune, autre divinité babylonienne. Mais nous savons désormais à quoi nous en tenir. Quoi qu'il en soit de la religion des anciens Arabes, il n'est personne aujourd'hui pour attribuer aux Musulmans un culte de la Lune et du Soleil, malgré le Croissant, figuré partout et qui est devenu en quelque sorte le symbole de l'Islam; malgré le Soleil et les Étoiles qui ornent le drapeau de nombreux peuples musulmans et bien que tout fidèle réponde — en s'inclinant — à l'appel de la prière lancé par le *muezzin* au lever et au coucher du soleil.

Enfin toute la campagne, entre Ba'chika et Bahzani spécialement, mais on en trouve beaucoup ailleurs aussi, est parsemée de monuments de forme assez caractéristique. Ce sont des édicules carrés de deux ou trois mètres de côté, que surmonte une ou deux marches

rondes, couronnées elles-mêmes par un cône aux multiples arêtes. Les Yézidis les appellent *Chaqş*. C'est sans doute possible le mot arabe *Chakls*, personne (77), prononcé à la kurde (78), car chacun de ces mausolées représente ou est dédié à un Cheikh de la confrérie. On a voulu y voir le mot hébreu *Šāqāş*, qui signifie chose détestable, idole (79) ; ou même, ce qui est encore plus fort, le mot babylonien *Šaqşu* qui veut dire : monstre, mauvais, malin (80). Évidemment puisqu'il s'agit d'Adorateurs du Diable, ils ne peuvent rien faire que de mal. Mais la pratique yézidie, ainsi d'ailleurs que le sens obvie des mots et des choses, s'opposent formellement à ces interprétations.

2. — *Le dualisme iranien.*

Le dualisme iranien entrerait pour une bonne part dans la religion yézidie. En effet les Yézidis sont Kurdes et ceux-ci passent pour être les descendants des Mèdes qui avaient le *Magisme* pour religion. Zoroastre, son réformateur, Zerdesh, comme ils l'appellent, n'est-il pas né chez eux, en plein Kurdistan, en 660 avant Jésus-Christ? (81). S'il a rejeté les sacrifices sanglants, il a conservé le sacrifice du feu, symbole de justice et de la lutte contre les forces du Mal (82). Les deux Principes du Bien et du Mal régissent le monde, en effet, et tout homme doit choisir entre la Lumière et les Ténèbres, entre le Bien et le Mal, entre Ormezd et Ahriman. Sans doute, mais ce n'est pas de cette façon que les Yézidis considèrent leur culte de l'Ange-Paon.

Pour Badger, le nom de Yézidi viendrait de *Yezd* ou *Yezdan*, titre que les anciens Persans attribuaient à l'Être Suprême. D'autres disent que le nom des Yézidis leur vient de la ville de *Yezdem*, ville de Perse où se maintiendrait le culte du feu. Pour Badger encore, Cheikh 'Adi, leur grand saint, s'identifierait à Yezd, son nom n'étant qu'un diminutif du mot hébreu Adonai, qui lui aussi veut dire Dieu. Étymologie fantaisiste, s'il en fut. Mais Badger a imaginé de toutes pièces un contexte spécial qui lui sert à interpréter tout ce qu'il a appris sur les Yézidis, sans se soucier des contradictions ou de faits très clairs. En effet, lors de ses fouilles à Nemroud, l'archéologue Layard avait découvert un oiseau sur une plaque de marbre. Il en avait fait un croquis et ajouté en note : « Les *lynges*, ou oiseaux sacrés, appartenaient à la religion babylonienne et probablement aussi à la religion assyrienne. C'étaient des sortes de démons qui exerçaient une particulière influence sur l'humanité, ressemblant au *ferouher* du système zoroastrien ». Se référant à ce texte, Badger en conclut aussitôt (*op. cit.*, p. 127) : « Il ne peut y avoir le moindre

doute que Melék Taous est en substance le Ferouher du Zoroastrisme et je crois tout à fait probable que cette image est employée à des fins de divination dans les assemblées secrètes des Yézidis modernes». Le moindre doute, c'est vite dit.

Les nombreux lampions que les Yézidis aiment à allumer dans les alvéoles de leurs mausolées ou de leurs lieux de pèlerinage seraient aussi des souvenirs du *culte du feu*. Le fait n'est pas probant (82).

Les Yézidis se désignent souvent eux-mêmes sous le nom de *Daseni*, que les chrétiens des environs de Mossoul parlant soureth prononcent *Desnayé*, nom sous lequel ils désignent habituellement les Yézidis. D'ailleurs le *Cheref-name*, ouvrage fondamental pour l'histoire kurde et terminé en 1596, reconnaît également l'importance de cette tribu yézidie. *Daseni* signifie tout simplement habitant du pays de Dasen, dans le Hakkari, où précisément habite la secte. La formation du mot est régulière. Pourtant certains savants (83) ont trouvé cette étymologie trop simple et, dans la conviction qu'ils étaient que les Yézidis sont des Manichéens, ils ont fait dériver ce nom de Bardésano, ce qui est proprement ridicule. Cet hérétique syriaque (154-222) est né à Édesse (Ourfa) sur les bords de la rivière Daisan, d'où son nom. Mais ses parents étaient originaires d'Arbellès. Ses doctrines, développées par ses disciples dans le sens du dualisme manichéen, furent combattues par saint Éphrem (+ 379), mais existaient encore en Mésopotamie au VII^e et au VIII^e siècles, d'après Jacques d'Édesse et Georges l'Arabe, et au X^e siècle, selon Mas'oudi. L'argument a paru valable au P. Lammens, du moins pour les Yézidis du Djebel Sim'an, puisqu'il en fait les descendants directs des Pauliciens, ainsi qu'on appelait les Manichéens de Syrie, contre lesquels saint Jean Damascène (— 749) a composé plusieurs traités (84). Mais à l'époque, le P. Lammens prenait les Yézidis pour des autochtones, alors qu'en fait ils ne vinrent pas s'installer au Djebel Sim'an avant le XIII^e siècle (85). Par ailleurs, il est vraiment étrange que le célèbre orientaliste ne se soit pas posé plus de questions sur ces autochtones qui parlent Kurde dans une région si éloignée du Kurdistan! Ainsi son explication ne garderait de valeur que dans le cas où on n'en pourrait fournir de plus adéquate. A. Néander pensait de son côté que l'identification de Cheikh 'Adi avec Adimant et les tentatives de rapprocher le Yézidisme du Manichéisme n'avaient pas de fondement (86). Certes l'adoration du Soleil apparaît comme un trait caractéristique chez les Yézidis, dit-il, mais il n'est pas nécessaire d'y voir une influence du manichéisme. Ce serait plutôt celle du parsisme que d'autres sectes subirent aussi. Et il cite le cas des Esséniens (87).

3. — *Le paganisme kurde originel.*

Avec le culte des astres et des forces de la Nature, les Anciens, un peu partout dans le monde, s'imaginaient que des génies, bons ou mauvais, hantaient certaines sources et certains arbres, devenus de la sorte objets de vénération. Les Kurdes partagèrent ces pratiques du paganisme universel que le Christianisme combattit. Au III^e siècle, le saint Mar Mari d'Ourfa (— 226) convertit à Chahrgert, entre Daqouqa et Arbil, le roi et son peuple «qui adoraient des arbres et sacrifiaient à l'image de cuivre» (88). Ce culte primitif de la nature n'a pas entièrement disparu du Kurdistan (89) et, chez les Zazas (90), comme chez les Yézidis et d'autres peuples de l'Asie Antérieure (91), aujourd'hui encore, bien des sources et bien des arbres sont regardés comme sacrés. Ce fait notoire fut l'occasion pour N.J. Marr, devenu par la suite académicien soviétique, de défendre une thèse vraiment originale sur l'origine des Yézidis. Sa théorie date déjà de 1911 et prend le contre-pied de ce que l'on admettait couramment en ce domaine. Elle est pratiquement restée inconnue ou inutilisée de ceux qui s'étaient penchés sur ce problème. Mais B. Nikitine nous l'a fait connaître dans son ouvrage si bourré sur les Kurdes (92).

La thèse peut se formuler ainsi: «Le Yézidisme est la religion proprement kurde professée avant l'Islam et ayant perdu beaucoup de terrain après la pénétration de la foi musulmane chez ce peuple» (p. 235). En somme Marr identifie Yézidisme et Kurdistan par excellence. Ce qui dès l'abord paraît risqué. Pour défendre sa thèse, l'auteur va se servir d'arguments d'ordre linguistique, religieux et ethnographique. On pourrait résumer son argumentation dans les quatre propositions suivantes: 1^o) La religion primitive des Kurdes a eu une influence marquée sur les hérésies chrétiennes nées en milieu arménien, comme celles des Euchytes et des Pauliciens, ainsi que dans les sectes dissidentes de l'Islam et surtout le dervichisme. — 2^o) Le mot *Tchelebi*, emprunté aux Kurdes par les Turcs au XV^e siècle, est identique à *Yézidi*. En effet, dit l'auteur «si le mot *Tcheleb*, Dieu, est d'origine japhétique, plus exactement japhétique méridional, et si son dérivé *tchelebi* signifie non seulement «divin», mais aussi bien-aimé, noble, seigneur, maître de maison, ainsi que musicien (chanteur), poète et puis lettré, instruit, cultivé, comme aussi noble, honnête, poli, élégant et, enfin, petit maître, il est clair, sans recours à des preuves, que nous avons dans ce mot la survivance d'une bonne partie de l'histoire du peuple qui le créa». Or ce peuple est le peuple kurde. — 3^o) La langue primitive des Kurdes n'était pas le kurde parlé actuellement. — 4^o) Enfin, les Kurdes ne sont point indo-européens, mais japhétiques.

Toute cette argumentation pose plus de problèmes qu'elle n'en résoud. En effet, ces propositions en chaîne, qui s'étaient mutuellement, ne sont au vrai que des hypothèses qui devraient s'appuyer sur des faits certains. Or c'est le contraire qui se produit, car des faits dûment vérifiés s'opposent à ces hypothèses.

En effet, la thèse en elle-même est précisément ce qui est mis en question et le culte du soleil et de la lune qui en est la base et qui passait pour certain au siècle dernier, n'est attribué aux Yézidis que par une fausse interprétation, nous dit Menzel (93), ainsi d'ailleurs que nous l'avons montré précédemment.

A son tour, le mot *Tchelebi*, qu'on retrouve dans le kurde moderne avec le sens de joli et de musicien ambulant, et qui est aussi le titre officiel du supérieur majeur de la secte des *Bektashi*, est d'une étymologie des plus douteuse (94). Celle proposée par Marr, parmi tant d'autres, ne s'appuie que sur d'autres hypothèses, par exemple, qu'autrefois une tribu kurde portait ce nom qui, par la suite, fut attribué à toute la nation. Or le *Cherif-name*, qui nous renseigne si bien sur les tribus kurdes en remontant à leurs origines, et qui signale celles qui étaient yézidiées de son temps ou l'avaient été auparavant, reste muet sur les *Tchelebi*.

D'autre part, aucun fait précis ne permet d'affirmer que les Kurdes aient changé de langue. Pourtant, au dire de Mas'oudi, les Kurdes auraient primitivement parlé l'arabe. Mais on ne voit pas comment cette théorie favorise l'hypothèse de Marr. Au contraire.

En effet, si les Kurdes ne sont pas des indo-européens, bien qu'ils parlent aujourd'hui une langue indo-européenne, il faudrait prouver qu'ils utilisaient auparavant un parler japhétique. Cette preuve n'a jamais été faite. Alors sur quoi peut-on baser le japhétisme des Kurdes?

Bref cette méthode «paléontologique» de l'Histoire me paraît faire appel à l'imagination plus qu'aux réalités, et la méthode linguistique de Marr, pour si subtile et suggestive qu'elle soit, n'en demeure pas moins, en définitive, trop problématique. Et ainsi, malgré ce bel échafaudage d'arguments, plus brillants que solides, on ne peut conclure que le Yézidisme soit fondamentalement le paganisme kurde originel.

4. — *Les origines soi-disant chrétiennes.*

C'est un fait qu'aujourd'hui les quelques groupes subsistants des Yézidis habitent des régions montagneuses, comme le Cheikhan, leur centre religieux, et surtout le Sindjar et le Djebel Sim'an. Je

ne parle pas des Yézidis du Caucase qui, d'ailleurs, semblent avoir perdu toute attache avec leurs coreligionnaires. Or, au début du XIX^e siècle, des écrivains arméniens, comme Tchamatchian et Abovian, voyaient en eux des hérétiques qui se séparèrent jadis de l'Église arménienne (96). D'autre part, Cheikhan, Sindjar et Djebel Sim'an ont été autrefois des centres bien connus où la vie monastique chrétienne s'était pleinement épanouie. Dans le Cheikhan, en particulier, ou pays de Dasen, comme on l'appelle encore, les couvents nestoriens étaient aussi nombreux que prospères, comme on peut le lire dans Thomas de Marga (840). On peut citer parmi ceux qui, sans doute possible, se trouvaient dans cette région: Mar Ananicho, au-dessus de Hétara, Mar Ithalaha à Lalesh, le Bienheureux Hebhisha à Hnès, le monastère élevé de Mar Addai, celui de Récha et bien d'autres. Rabban Babai, le musicien, vers 750, avait fondé dans le pays 34 écoles, dont celles de Hétara, Hnès et Beth-Adré (Ba-Adhra) où s'était tenu un Synode nestorien en 485, village qui s'appelle aujourd'hui Ba'adré et où réside le grand Émir des Yézidis. D'ailleurs toute la toponymie est chaldéenne (97).

Au Sindjar, où siégeait autrefois un évêque nestorien, les Jacobites y avaient également, dès 630, des évêques qui dépendaient du mafirian de Tikrit. Leurs couvents aussi étaient nombreux, parmi lesquels ceux de Bar Toura, de Mar Aaron, de Mar Péthion, de Baoutha, etc. Certaines ruines en ont conservé le souvenir, par exemple, Deir el-Assy ou Deir el-Zalazil (98).

Le Djebel Sim'an est couvert lui aussi de nombreuses et intéressantes ruines, datant de la période gréco-chrétienne, et qui achèvent de lui donner un aspect des plus caractéristiques (99).

Or, dans toutes ces régions, ces anciens couvents ont disparu, sont dépeuplés ou transformés, sauf, au Cheikhan, le *Sanctuaire de Cheikh 'Adi*.

Bâti dans la gorge de Lalesh, à flanc de montagnes couvertes de chênes sacrés, ce sanctuaire fait le plus bel effet au milieu de tant de verdure. Une galerie voûtée, d'ailleurs à moitié en ruines, nous y conduit. Après avoir traversé trois cours successives, où se trouvent les bassins réservés aux ablutions, on entre dans le sanctuaire lui-même qui a tout à fait l'aspect des anciennes églises nestoriennes à trois nefs. C'est dans celle de gauche qu'est situé le tombeau de Cheikh 'Adi. Il va sans dire qu'il faut se déchausser pour pénétrer, non seulement à l'intérieur du Temple, mais un Yézidi serait *kafir* s'il ne marchait nu-pieds dès qu'il l'aperçoit de la montagne. Vraisemblablement nous nous trouvons ici en présence d'un ancien couvent nestorien. Outre l'ordonnance même des bâtisses et leur orientation, la situation de l'édifice en ce lieu retiré est en faveur

de cette origine. D'ailleurs les traditions chrétiennes locales sont unanimes sur ce point. Elles ne divergent que s'il s'agit d'identifier tel ou tel couvent disparu. Un auteur nestorien, déjà signalé, Rabban Ramicho, du couvent de Beit-Awê, dans une lettre à un autre moine, rapporte, en 1451, d'après des documents anciens, comment le célèbre couvent de Mar Yohanna et Icho' Sabran fut pillé par un Kurde, nommé 'Adi. En tout cas il n'y aurait là rien d'impossible ou d'insolite (100). Le fait était fréquent alors et les couvents qui se vidèrent devant les incursions de tribus pillardes sont nombreux, quitte à se repeupler après la tourmente. Il suffit de lire, pour s'en convaincre, la vie, écrite en 1186, du Moine Joseph Bousnaya, mort en 979, et originaire du village de Bozai, à quelques heures de marche de là (101), sur la route entre Alcoche et Ba'adri, dans la région précisément qui deviendra le centre religieux de la secte (102).

De même, au Sindjar, plusieurs des anciens couvents servent de sanctuaires aux Yézidis. Entre autres indices, on les reconnaît aux inscriptions syriaques qui se voient encore sur les portes et sur les murs et que les Yézidis ont essayé de faire disparaître. On sait aussi que ces derniers y conservent précieusement de vieux manuscrits et livres chaldéens et syriaques qui proviennent de la bibliothèque de ces anciens monastères chrétiens (103).

Mais ces faits évidents ont été parfois interprétés de façon trop simpliste. Sous prétexte que les Yézidis occupent aujourd'hui d'anciens couvents, on en a conclu, bien légèrement, que la secte avait commencé avec des moines nestoriens, trompés par le Diable, en l'absence de leurs supérieurs partis en pèlerinage à Jérusalem (104). Cheikh 'Adi ne serait plus qu'un mythe qui aurait pris la place de Mar Addai, titulaire du couvent converti. Les Yézidis du Sindjar, eux, seraient les descendants directs d'une communauté jacobite, plus ou moins délaissée par son Patriarche au XVII^e siècle, et qui, n'ayant plus de prêtres ni de connaissances religieuses, se serait laissée entraîner aux croyances nouvelles que leur auraient apportées des *Qawal* yézidis (105). Mais cette conclusion est loin de s'imposer. Que d'églises ont été transformées en mosquées; mais de là à affirmer que leurs fidèles, leurs usagers, n'ont point changé, il y a de la marge. Mais ce principe ayant été admis par certains de cette conversion radicale, on s'ingénie à reconnaître en certaines pratiques des Yézidis des vestiges d'anciens rites chrétiens. — On a ainsi relevé chez eux de la vénération pour le Christ ou la Vierge Marie (106). Par exemple:

*Isa Delal çi ye ?
Bê bab e û lê du ye.
Ez ji nîna Xwedê ye.*

Le Cher Jésus qu'est-Il.
Il est sans père et sans mère.
Il vient de la Lumière de Dieu!

Cette connaissance du Christ ne dépasse pas celle du Coran qui vénère lui aussi Jésus et sa Mère. D'ailleurs le Christ des Yézidis n'est pas autre que le Christ de l'Islam, qui n'est ni Fils de Dieu, ni Sauveur, celui des Docètes par conséquent puisqu'il n'est pas mort sur la Croix (107).

On a aussi comparé au baptême chrétien l'immersion des enfants dans l'eau du Zemzem (108); à la confession, l'avou de certains coupables au grand Cheikh; à la communion même, une sorte de cérémonie dans laquelle, au cours d'un repas, le chef de l'assemblée, prenant un vase rempli de vin, prononce ces mots: «*Eve çi ye ? Eve Kasa Isa ye. Ev Isa nav rûniştîye*». — Ce qui veut dire: «Qu'est ceci? C'est la coupe de Jésus. Jésus y réside!» Et après avoir bu, il passe la coupe aux assistants. Ce dernier rite d'ailleurs serait spécial aux Yézidis de Khaltar, dans le voisinage de Diarbékir. Les autres n'en ont jamais entendu parler. Toutes ces comparaisons et assimilations nous sont proposées par le P. Anastase. On ne les trouve pas ailleurs. Il y a là de quoi se méfier (109).

Pour comble on a osé avancer, au mépris de toute loi phonétique, que l'Ange-Paon, Melek Taous, objet de la vénération des Yézidis, n'était autre que le THEOS grec, Dieu, dont le nom se retrouve dans la liturgie nestorienne et que les Yézidis auraient conservé!!! Mais alors, il ne s'agit plus d'Iblis et peut-on parler encore d'Adorateurs du Diable?

(à suivre)